

Justice



Olivier DEVOS

Justice

25 décembre 2016 à Lille, sur la place de la Nouvelle Aventure...

Le jour se levait à peine sur la place de la Nouvelle Aventure, lieu emblématique de ce quartier de Wazemmes, qui ne l'est pas moins pour les Lillois. Une petite pluie fine, froide et pénétrante, mouillait le macadam et ceux qui y déambulaient en ce petit matin. Et tout indiquait qu'elle était partie pour rester présente tout au long de la journée. Histoire sans doute de démoraliser encore un peu plus ceux qui ne croyaient pas ou plus en la magie de Noël.

D'ailleurs, en observant par leurs fenêtres les fêtards qui rentraient chez eux, gais comme des pinsons d'avoir beaucoup trop bu, les SDF pas encore totalement dégrisés de leur consommation ordinaire, et l'agitation qui régnait en bas de chez eux, les quelques habitants déjà levés en ce jour de fête avaient plutôt l'impression de se trouver plongés au cœur de la cour des miracles chère à Victor Hugo que dans l'ambiance soi-disant magique de Noël.

En effet, si les vitrines illuminées, les guirlandes électriques et les décorations multicolores tentaient de donner, avec plus ou moins de succès, un air festif à la place, protégée par l'imposante masse de l'église Saint-Pierre Saint-Paul, et le marché couvert, ce qui s'y était déroulé ne tenait ni du roman historique, ni du récit biblique de la naissance du Sauveur de l'humanité, le contenu de la poubelle encore fumante pourrait en témoigner s'il était encore en capacité de le faire.

Autour du container calciné, des agents de police en tenue, des sapeurs-pompiers et des flics d'un des groupes Crime de la PJ s'agitaient comme si cela pouvait encore

servir à quelque chose, tandis qu'un peu plus loin, les équipes de la Police Technique et Scientifique s'inquiétaient de voir la scène de crime, leur scène de crime, être polluée par le ballet incessant de cette armée en déroute. Déjà que leur tâche n'allait pas s'avérer facile, vu le contexte. Alors là, ils n'osaient même pas imaginer.

- Vous croyez que c'est le début d'une série ? demanda soudain la jeune métisse à son chef de groupe en train d'observer le déroulement des opérations, d'un regard morne et éteint.
- Comment veux-tu que je le sache, Adèle ? Je ne suis pas voyant extralucide. Deux scènes presque identiques le même jour, c'est troublant, mais cela peut être le hasard. Et s'il te plaît, arrête de me vouvoyer... cela fait trois mois que l'on bosse ensemble, on est suffisamment intime pour que tu me tutoies, non ?

Pas autant que je le voudrais, songea un instant la lieutenant Adelaïde N'Diaye, avant de se rappeler que l'homme qui lui faisait face, était son chef et qu'elle s'était jurée de ne jamais coucher avec sa hiérarchie. Mais ça, c'était avant de rencontrer ce type qui lui semblait malheureux comme les pierres, et qui ressemblait de plus en plus à Franck Sharko avant qu'il ne retrouve l'amour dans les bras de Lucie Henebelle.

Son supérieur, quant à lui, était bien loin de ces considérations. Avant de débarquer avec ses troupes, d'astreintes en ce jour de fête, sur la place de Wazemmes, il avait déjà dû se rendre place Mendès-France, dans le centre-ville de Lille.

Près du Nouveau-Siècle, la salle de concert qui accueillait les brillantes prestations de l'Orchestre National de Lille, une poubelle calcinée, appartenant à la brasserie « Au Fossile », avait attiré l'attention d'une bande de jeunes sortant du Box Club, l'une des nombreuses discothèques animant le secteur.

Au départ, ils n'avaient pas trouvé cela surprenant. Ce n'était ni la première fois, ni sans doute la dernière, la chose étant courante dans le coin, comme dans d'autres quartiers lillois. Ils allaient donc passer leur chemin et rentrer au bercail, lorsque l'un d'entre eux fut attiré par l'odeur de viande brûlée qui s'en échappait. Il s'en approcha et il vit. Avant de rendre tout ce qu'il avait dans l'estomac aux pieds de sa copine du moment.

Au fond du container, recroquevillé et rabougri, gisait un corps brûlé aux trois-quarts. Seul le crâne et le bas des jambes avaient échappé au travail des flammes.

Les flics de la police judiciaire étaient encore présents sur le site lorsqu'un appel provenant du standard de la DIPJ les prévint qu'une scène similaire avait été découverte à Wazemmes.

- On va bientôt pouvoir intervenir, capitaine ? interrogea soudain le responsable de l'équipe scientifique. On voudrait bien rentrer chez nous pour manger la dinde avec belle-maman !
- Ne vous inquiétez pas, les gars ! Encore quelques minutes et le macchabée est à vous. Le temps qu'on finisse les premières constatations. Adèle, tu prends la déposition et les coordonnées du jogger qui a découvert la scène. On ne va pas le retenir plus longtemps. Déjà que découvrir ça, le matin de Noël, c'est pas top !

Mais bon, quelle idée aussi de courir un jour comme aujourd'hui, il n'a rien d'autre à foutre, se dit intérieurement le capitaine, tout en songeant que c'est peut-être aussi ce qu'il aurait fait s'il n'était pas de service.

Il était en train d'admirer le corps souple et longiligne d'Adelaïde N'Diaye se diriger vers le sportif du dimanche, lorsque son téléphone vibra au fond de sa poche.

Il redouta un nouveau cadavre. Il ne fut pas déçu.

- Capitaine Kolski ? On a trouvé une autre poubelle calcinée le long de la Deûle... Avec un corps à l'intérieur !

18 ans plus tôt, un soir de mai, à Roubaix, cimetière Chaptal...

La jeune femme se tenait immobile devant la tombe, silencieuse. De temps en temps, on voyait sa silhouette trembler sous sa robe légère. Comme si elle avait froid, alors que les températures, en dépit d'un ciel gris comme seul le Nord sait en produire, étaient douces en ce mois de mai 1998. Elle avait froid, oui, mais à l'intérieur de son corps, de

sa tête et de son cœur surtout. Et contre ce froid-là, le plus épais des vêtements ne peut rien.

Elle se taisait encore, mais les larmes qui coulaient doucement le long de son visage pour venir mourir à ses pieds, trahissaient ses tourments intérieurs. Et sa douleur aussi. Le pire, c'est qu'elle aurait dû être heureuse puisqu'elle était en train de briser ses chaînes pour enfin se libérer. Et qu'importe si c'était pour en passer d'autres à ses poignets. Qu'importe si elle ne connaissait que trop peu celui à qui elle allait lier son destin, ni ce que ce dernier lui réservait. Un garçon comme lui ne pourra que m'aimer, espérait-elle.

Pourquoi es-tu partie si tôt ? demanda-t-elle soudain à la femme qui reposait sous la dalle de béton, sur laquelle reposait une simple plaque de marbre où figuraient un nom, une année de naissance, et une autre de décès. J'avais encore tant besoin de toi, moi. J'avais besoin de ta présence pour tout m'apprendre. Pour m'aimer. Pour me protéger encore et toujours.

Elle songea avec amertume que son bonheur avait duré dix ans. Dix petites années durant lesquelles sa mère lui avait prodigué tout l'amour qu'il lui était possible de lui offrir. Malgré ses propres tourments. Malgré sa souffrance. Malgré tout ce qu'elle endurait en silence et qu'elle ne pouvait confier à quiconque.

Elle se souvint avec émotion des cadeaux que celle-ci lui faisait avec les maigres moyens dont elle disposait, et de ceux qu'elle confectionnait souvent elle-même, faute de mieux. Et qui n'en avaient que plus de valeur. Des histoires, toujours les mêmes, qu'elle lui lisait pour s'endormir. De ses mots d'amour et de leur complicité, lorsque le père était absent. De ses silences, lorsqu'il rentrait. Et des jours qu'elle passait parfois couchée, pendant que celui-ci était présent au domicile familial. Maman est souffrante, lui disait-il pour la rassurer. Et elle le croyait. Au début. Car très jeune, elle avait constaté qu'elle n'était jamais souffrante lorsqu'il n'était pas là.

Malgré cela, elle était heureuse, car les enfants sont capables se contenter de peu lorsqu'ils savent qu'ils ne peuvent attendre plus de la vie, et qu'ils ont cette capacité d'ignorer ce qu'ils ne veulent pas voir ou accepter.

Et puis sa mère était partie. Brutalement. Emportée par un cancer foudroyant, en trois mois à peine. Et sa jeunesse s'était enfuie avec elle.

Le père, d'abord effondré de douleur, c'est ce qu'elle crut en tout cas, ne mit pas longtemps à s'en remettre. Six mois après le décès de son épouse, il amena une autre femme à la maison, puis une autre, et encore une autre. Des Françaises, des Roumaines, des Africaines... J'ai besoin de tendresse, disait-il pour se justifier. Elle n'osa pas lui avouer qu'elle aussi en avait besoin. Mais comment aurait-il pu la comprendre, puisqu'il ne la connaissait qu'à peine, ne s'étant jamais, ou presque, occupé d'elle.

Alors, elle grandit comme une fleur sauvage, au milieu des ronces. Silencieuse. Renfermée sur elle-même.

Et puis un jour, alors que rien ne le laissait présager, un an après la mort de sa mère, les premiers coups commencèrent à tomber... Une fois de temps en temps, puis plus souvent. Au point que le père l'obligea à quitter le collège pour ne pas que les enseignants s'aperçoivent de quelque chose. Le directeur de l'établissement ne s'en inquiéta pas, tandis que les fonctionnaires des services sociaux ne s'en soucièrent que trop peu. Elle n'était pas la seule dans ce cas. Alors...

Et puis, il y eut le reste... La peur, la honte et l'incompréhension. Cela avait duré six longues années.

Fort heureusement, il y a neuf mois de cela, elle avait rencontré un garçon. Et depuis, le père l'avait laissée tranquille, craignant sans doute de se prendre des coups de la part de l'ami de sa fille, si elle se mettait à lui raconter ce qu'elle subissait.

Le garçon n'était ni beau, ni intelligent, et semblait porter en lui le germe de la violence, n'hésitant pas à user de sa force animale pour se faire respecter. Son amour pour lui, pourrait-il le changer ? L'aimait-elle d'ailleurs ? Elle avait beau réfléchir à ces questions, elle ne trouvait pas la réponse. La seule chose qu'elle savait, c'est que ce qu'elle vivrait avec lui ne pourrait être pire que ce qu'elle avait vécu avec le père.

A 18 ans, malgré les aléas de la vie, et les coups reçus, on est parfois naïfs.

1er janvier 2017 à Lille, dans les locaux de la PJ...

En ce jour de l'an, le calme régnait dans les bureaux de la police judiciaire de Lille. Lorsqu'il y était arrivé trois heures plus tôt, Kolski n'avait croisé qu'une petite dizaine de personnes, alors que le lieu grouillait de vie habituellement.

Meilleurs vœux, bonne année, lui soufflèrent quelques-unes d'entre elles en le croisant dans le couloir. Elles étaient visiblement aussi peu enthousiastes que lui, mais par politesse, il leur répondit, du même ton désabusé, pareillement pour toi et tes proches.

Les fêtes de fin d'année ne l'avaient jamais fait rêver. Feindre l'enthousiasme et la joie, se sauter dans les bras et s'embrasser encore moins. Comme s'il suffisait de changer de millésime pour que tout aille mieux dans le monde, n'importe quoi, disait-il souvent pour justifier son désintérêt. Aussi, travailler en ces jours fériés ne le dérangeait pas. Bien au contraire. Cela lui permettait d'éviter les repas interminables avec sa belle-famille, les conversations creuses et inutiles qui finissaient inévitablement en dispute, car les parents et les frères de son épouse et lui ne partageaient pas les mêmes idées, dans un tas de domaines, du plus futile au plus grave, et que son métier de flic les révoltait encore plus que tout le reste.

Cela le dérangeait d'autant moins cette année, puisqu'il les aurait passées seul, Manon, son épouse, étant repartie vivre chez ses parents, il y a trois mois, emmenant avec elle leurs enfants Franck et Lucie.

Lorsqu'il entra dans son bureau, il ne put s'empêcher de penser aux absents : la capitaine Julie Costa en arrêt-maladie depuis plus de six mois, et qui semblait avoir disparu de la surface du globe, le lieutenant Marceau Lenoir en rééducation à Berck-sur-Mer depuis septembre et la capitaine Sara Montel qui avait quitté Lille et la police après l'affaire du boucher des Flandres qui avait secoué la métropole durant le premier semestre 2016.

La plaquette « Capitaine Gabriel Kolski » était fixée sur la porte du bureau. Est-ce que je mérite vraiment ce grade et cette promotion ? se demandait-il parfois, se jugeant en partie responsable du bain de sang qui avait conclu l'enquête et surtout de ses conséquences sur la carrière et la vie même de ses collègues.

Il regarda par la fenêtre et vit que dehors, le ciel était au moins aussi sombre que son moral. Il était à peine midi, on aurait pu penser pourtant que la nuit allait bientôt tomber sur la ville.

Perdu dans ses pensées, il fit un bond lorsque la lieutenant N'Diaye entra à son tour dans la pièce.

- Je t'ai fait peur, chef, dit-elle en riant.
- Mais non, j'étais en train de réfléchir, répondit-il en essayant de prendre le même air enjoué qu'elle. Je ne t'attendais pas, c'est tout. D'ailleurs, qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas avec ton chéri ?
- Y a personne en ce moment. Enfin, pas de fixe. Alors, faut bien que je m'occupe. Pourquoi ? Ça te dérange que je sois là ?

Kolski ne répondit pas, mais constata avec plaisir qu'Adélaïde N'Diaye avait enfin réussi à le tutoyer, et cela lui fit du bien. Il devait avouer que sa présence dans le bureau illuminait ses journées. Même si au début, il avait eu du mal à l'accepter comme co-équipière, ayant l'impression qu'elle occupait une place qui n'était pas la sienne. Mais sa jeunesse, son sourire, sa bonne humeur constante et contagieuse... sa beauté aussi avaient fini par briser ses réticences. De toute façon, il ne pouvait travailler seul, alors autant que ce soit avec quelqu'un d'agréable et de compétent... et si en plus, c'est avec une jolie fille, pourquoi ferait-il le difficile ? Qui sait, d'ailleurs, si un jour, nos relations professionnelles ne vont pas évoluer vers quelque chose d'autre ? s'interrogeait-il parfois, avant de se rappeler qu'il était encore marié à Manon.

- Tu as eu le temps de lire les rapports d'autopsie, dit-il soudain à la lieutenant, après quelques instants de réflexion.
- Non, Gabriel. Ils sont arrivés trop tard. Et puis franchement, me taper ça avant le réveillon ! Même si je n'ai pas beaucoup dormi, je n'avais pas envie de faire des cauchemars. Tu me fais un résumé ou je me les coltine vite fait.

Bon prince en ce premier de l'an, Kolski opta pour la première option.

- Je te fais la version courte. Trois hommes. Une soixante d'années pour deux d'entre eux, la quarantaine pour le troisième. Tous les trois sont morts le 24 décembre vers 23 heures, minuit. Ils ont donc été déposés dans les containers durant la nuit. A priori, tous les trois ont été empoisonnés avant de se prendre des coups de briques ou de marteau sur la tête. C'est ce qui a achevé les deux plus âgés, avant d'être...
- Ne me dis pas que le troisième vivait encore lorsque le meurtrier a mis le feu à la poubelle !
- Ben si, Adèle. C'est exactement ce que j'allais te dire.
- Putain, mais c'est horrible ! Heureusement que je n'ai pas lu cela hier soir, ça m'aurait coupé l'appétit et l'envie de faire la fête !
- Eh oui, c'est la dure réalité de notre métier. Tous les tueurs ne sont pas romantiques...
- Je m'en doutais un peu, mais là, c'est le truc le plus dégueulasse que j'ai entendu. Enfin, bref... ça ne change pas grand-chose pour eux, au final.
- Non, c'est sûr, mais cela laisse songeur tout de même, même quand on a déjà côtoyé l'horreur, crois-en mon expérience.

Après quelques secondes de silence, la lieutenant N'Diaye reprit la parole.

- Tu ne trouves pas ça bizarre ? Trois types retrouvés morts, calcinés, en trois endroits de la ville. Perso, cela me fait penser à un règlement de comptes.
- Tu as peut-être raison. Quand on aura l'identité des victimes, on en saura peut-être un peu plus sur la motivation du tueur, mais vu l'état de leurs visages, va falloir être patient, je pense. En tout cas, c'est certain que l'assassin s'est acharné sur eux, comme s'il avait vraiment quelque chose de grave à leur reprocher.
- Pourquoi les avoir déposés dans trois endroits différents aussi ?
- Je ne sais pas Adèle. Tu sais, les criminels ont leur propre logique, et la comprendre n'est pas toujours facile. Mais lorsqu'on a découvert ce qui les fait agir de telle ou telle manière, cela nous amène souvent à eux.

Il avait à peine fini de parler qu'un agent entra dans le bureau, comme s'il était poursuivi par le Diable.

- Capitaine Kolski, y a un garçon en bas qui insiste pour vous parler. Il dit que c'est rapport avec les cramés du 25 décembre.

Gabriel regarda sa coéquipière avec surprise avant de répondre.

- Ok, tu le fais patienter. J'arrive.

4 ans plus tôt, un soir de novembre à Tourcoing, rue du Blanc Seau...

Quatorze ans ! Cela faisait quatorze ans qu'elle partageait la vie de ce garçon devenu un homme, et elle avait encore l'impression de ne rien connaître de lui. Mais sait-on vraiment qui est celui ou celle avec qui on partage ses jours et ses nuits ?

Ce soir encore, comme de plus en plus souvent, il avait déserté le domicile conjugal et elle ne savait pas pour quoi ou pour qui. Sans doute, était-ce préférable finalement. Ne pas savoir lui permettait encore d'espérer que ce ne soit pas pour d'autres bras que les siens. Encore, qu'au final, cela ne l'aurait sans doute pas dérangée plus que cela.

Au début de leur histoire, il avait su se montrer, et à sa grande surprise, car ce n'était pas vraiment l'image qu'elle avait de lui, tendre, doux et attentionné, comme si il sentait qu'elle avait besoin de calme, de sérénité et d'amour pour oublier tout ce qu'elle avait connu avant lui. Tout ce qu'elle avait enduré durant des années, sans jamais se plaindre. Non qu'elle n'en avait pas l'envie, mais vers qui aurait-elle pu se tourner pour le faire, puisque le père l'avait patiemment isolée du reste de sa famille, de ses amis pour profiter de la situation, se défouler et se laisser aller à ses plus bas instincts avec elle. Comme si elle était une poupée de chiffon entre ses mains.

Il avait fallu qu'elle rencontre ce garçon presque par hasard, comme si la chance, pour une fois, avait décidé de lui tendre la main afin de l'aider à s'en sortir, pour que tout s'arrête enfin. Du moins, eut-elle la faiblesse de le croire, car le conte de fées ne dura pas et se transforma trop rapidement en cauchemar.

Il y avait un peu plus d'un an qu'ils étaient ensemble lorsqu'un soir, pour une broutille, il leva, pour la première fois, la main sur elle.

Pour se faire pardonner, il prétextait la fatigue, et un peu trop d'alcool dans le sang, et jura que cela n'arriverait plus, qu'il ne voulait pas être cet homme-là. Qu'il ne voulait pas ressembler au père. Elle lui pardonna comme une idiote et ils firent l'amour pour sceller leur réconciliation.

Elle aurait dû savoir pourtant qu'il recommencerait et s'en voulait, depuis lors, de ne pas en avoir pris conscience ce jour-là, et de ne pas avoir fui tout de suite, car il recommença de plus en plus souvent. Pour une soupe trop chaude, un steak trop cuit, ou une chemise mal repassée. Et s'il lui faisait ensuite l'amour, ce n'était plus pour se faire pardonner, mais pour prolonger son plaisir de lui faire mal encore et encore et de l'humilier chaque fois un peu plus. Bien sûr, elle aurait pu le quitter, mais pour aller où. Elle n'avait pas de famille, ce n'est pas le père qui l'aurait défendue de toute façon, d'autant qu'il s'entendait à merveille avec son nouveau bourreau, pas d'ami, pas de boulot. Et il l'avait privée de ressources, confisquant chéquier et carte bleue. Elle était seule, désespérément seule.

Alors, s'il n'était pas là ce soir, en fait, elle s'en fichait bien. Au contraire même. Au moins, il ne la toucherait pas. Du moment qu'il n'aille pas brutaliser une autre femme, il pouvait faire ce qu'il voulait... même ne plus revenir, cela lui importait peu.

Elle regarda la pendule. Il était 19 heures 30. C'est sûr, ce soir, il ne rentrera pas. Alors, elle prit sa voix la plus assurée pour crier du bas de l'escalier. Les enfants ! Il est l'heure. Vous descendez mettre la table. On va manger !

Ses enfants. Sa chair. Son sang. Le fruit de ses entrailles qui par leurs rires et leur insouciance lui donnaient la force de se battre encore.

En quatorze ans, elle avait juste traversé le canal qui sépare Roubaix de Tourcoing, quittant un monstre pour un autre, mais elle était prête à tout supporter, à tout endurer pour protéger ses enfants contre la bête féroce qui vivait avec eux. Même à tuer comme une louve peut le faire pour protéger ses petits.

1er janvier 2017 à Lille, dans les locaux de la PJ...

D'abord étonné par la présence de ce jeune garçon de 17 ans à peine, dans les locaux de la PJ, Gabriel Kolski l'avait, sans trop savoir pourquoi, fait patienter une bonne demi-heure avant de le faire monter dans les étages. Histoire peut-être de voir ce qu'il avait dans le ventre. Par souci de confidentialité et afin de ne pas lui inspirer la crainte, même si c'était lui qui avait demandé à être reçu, il l'emmena alors dans une des pièces qui servait tout à la fois de bureau de dépannage et de petite salle de convivialité.

Il ne savait pas trop à quoi s'attendre en ayant accepté de le recevoir. Il se méfiait toujours de ces témoins qui venaient spontanément vers lui pour lui raconter leurs vérités, jurant sur la tête de leur femme ou de leurs enfants, qu'ils aimaient plus que tout au monde, que c'était juste par souci d'aider la justice. Il ne mettait souvent que peu de temps pour découvrir qu'en fait, ils rêvaient surtout d'être celui ou celle qui avait permis à une enquête d'aboutir et de profiter ainsi d'un moment de gloire. Où plus fréquemment d'assouvir une vengeance personnelle contre la personne qu'il accusait alors d'être responsable de tous les maux de la terre, et accessoirement du dernier crime dont ils avaient entendu parler. Il avait en horreur cette dernière catégorie de témoins, qu'il traitait intérieurement de délateurs et de collabos, dignes de ceux qui avaient aidé les troupes d'Adolf Hitler dans leur sale besogne, durant la seconde guerre mondiale. Il n'hésitait pas alors à les menacer de poursuites pour faux témoignages, voire même d'une longue peine de prison. Brutalement démasqués, il ne fallait souvent que quelques minutes pour qu'ils deviennent aussi blancs que la cornette d'une nonne, et avouent qu'ils ne savaient absolument rien, avant de s'enfuir comme des voleurs, après qu'il les ait mis à la porte, en leur conseillant de réfléchir avant d'agir la fois prochaine.

Pourtant, lorsqu'il vit le jeune homme qui lui faisait face, assis sur le bord de sa chaise comme un enfant pris en faute, il sut tout de suite que celui-ci ne faisait pas partie de cette catégorie de personnes. Il paraissait trop jeune, trop pur, trop sérieux, tout en ayant dans le regard une lueur qui lui faisait craindre le pire, comme s'il avait à avouer le plus grave des crimes et qu'il ne savait pas comment le faire.

Se pourrait-il que... se dit-il, après quelques secondes, avant de se reprendre, non, ce n'est pas possible, il a un visage d'ange, tout en sachant que cela ne voulait absolument rien dire, le mal enfant souvent les plus beaux costumes pour apparaître à la face du monde.

Le garçon, quant à lui, commençait aussi à se demander ce qu'il venait faire là. Les trente minutes passées à attendre à l'accueil lui avait laissé largement le temps de réfléchir. Aussi, il se disait qu'il aurait peut-être mieux fait d'écouter sa sœur et de ne pas se rendre chez les flics.

Plusieurs fois, il avait failli se lever pour quitter le bâtiment, mais il s'était alors dit que cela aurait vraiment l'air suspect. Si encore, le planton à l'accueil s'était éclipsé l'espace de quelques instants. Mais non, cet imbécile était resté là, scotché devant son écran d'ordinateur.

Il était de toute façon trop tard pour reculer. Peut-être que je peux simplement raconter que j'ai tout vu, songea-t-il en observant le capitaine Kolski qui le regardait silencieusement. Après tout, ils n'ont encore rien trouvé de probant. On en aurait parlé dans les médias.

Il venait juste de décliner son identité après avoir répondu à quelques questions tout ce qui il y avait de plus banal, lorsque la lieutenant N'Diaye déboula dans la pièce, comme une fusée.

- Gabriel, on a du nouveau ! Et c'est du lourd, crois-moi !
- J'arrive, lui répondit Kolski, avant de s'adresser au garçon, vous m'attendez là, j'en ai pour quelques minutes.

Silencieusement, il suivit la lieutenant jusqu'à leur bureau, certain que si elle était venue le chercher, c'est que cela en valait la peine. Bien que plus jeune que lui dans le métier, Adelaïde N'Diaye avait, en effet, depuis longtemps déjà intégré les règles en la matière et cerné les priorités. Il en avait déjà eu la preuve à maintes reprises.

Il avait à peine refermé la porte que la jeune flic prit la parole pour expliquer son empressement.

- Voilà, Gabriel, on sait qui sont nos trois victimes !

Kolski ne put masquer sa surprise, mais resta pourtant silencieux, pressentant déjà que ce qu'il allait apprendre, n'allait pas lui plaire.

- Tu étais à peine parti pour entendre le gamin que ton téléphone a sonné. C'était Mercier, le légiste... J'ai été un peu surprise d'ailleurs... Il ne fête pas le nouvel an, non plus ?
- Tu sais, Adèle, il y a des gens pour qui les fêtes ravivent de vieilles blessures. Et c'est son cas, crois-moi. Je te raconterai cela un jour... mais en attendant, dis-moi tout.
- Oui, donc, Mercier appelait pour te prévenir qu'il venait de t'envoyer par mail un complément à son rapport d'autopsie. Visiblement, il a bossé jusque tard hier soir à l'IML avec les collègues de la scientifique, et ils ont réussi à identifier l'une des victimes grâce à son dossier médical. Le plus vieux avait été opéré du cœur il y a cinq ans, et s'était pris une balle dans le buffet, neuf mois plus tôt. Ils ont aussi réussi à isoler une trace d'ADN, qu'ils ont comparée à celle récupérée sur le deuxième cadavre... Et ça a matché ! Ce sont deux frères ! Quant au troisième, ils ont réussi à retrouver un morceau du numéro de série de son téléphone portable qui était dans sa poche de veste. Il n'avait pas entièrement cramé. Un coup de bol monstre quoi !
- Heureusement qu'on en a de temps en temps, répliqua Kolski.
- Ouais, tu as raison... Et du coup, je peux te dire, roulement de tambours, que les plus âgés, ce sont les frères Oliveira, Diégo et Armando... et le plus jeune, un dénommé... Thierry Merlin.

Les noms évoquèrent quelques vagues souvenirs à Kolski, sans qu'il puisse définir exactement lesquels. Une nouvelle fois, N'Diaye vint à son secours pour lui rafraîchir la mémoire.

- Comme j'avais les noms, j'ai jeté un œil dans le fichier de traitement d'antécédents judiciaires et vérifié s'ils étaient connus au casier judiciaire. Et là, bingo, on a tiré le gros lot ! Ils ont un pedigree long comme mon bras, tant pour les deux frères que pour Merlin : coups et blessures, extorsion de fonds, trafic de drogues, proxénétisme... et j'en passe. A un moment, on a même soupçonné un des frangins de meurtre mais on n'a jamais trouvé de preuves de sa culpabilité. Bref, la totale. Tu vois que mon idée de règlement de comptes n'était peut-être pas si mauvaise après tout.
- Je ne t'ai jamais dit ça, répondit doucement Gabriel. Et je suppose que tu as imprimé les fiches de ces joyeux drilles, continua-t-il en souriant à la lieutenant.

- Tout à fait, les voici, fit N'Diaye en lui rendant son sourire, assez satisfaite de son travail et certaine d'avoir contribué à faire avancer la recherche de la vérité.

Gabriel parcourut rapidement les fiches de Diego et Armando Oliveira, se rappelant qu'il les avait déjà croisés lors d'une enquête précédente, avant de prêter plus d'attention à celle de Thierry Merlin.

Lorsqu'il prit connaissance des éléments concernant sa vie personnelle, son cœur sembla s'arrêter l'espace d'un instant. Putain, c'est pas vrai ! s'écria-t-il avant de se laisser tomber dans son fauteuil, sous le regard ébahi d'Adèle.

6 mois plus tôt, un soir de juillet à Lille, dans le quartier des Bois Blancs...

Les gouttes de pluie martelaient les vitres de la chambre, avant de glisser le long des fenêtres pour venir mourir dans la gouttière en zinc. Il était à peine 18 heures. Le soleil aurait encore dû briller de milles feux, il faisait pourtant presque déjà nuit. Comme si le ciel et la météo s'étaient mis au diapason du moral en berne de la jeune fille. Et comme dans son esprit, des coups de tonnerre éclataient, suivis par des éclairs venant déchirer le ciel, la faisant sursauter à chaque fois.

La maison était vide, elle le savait puisque tout était silencieux... comme dans un tombeau pensa-t-elle. Pourtant, malgré cela, elle avait fermé la porte de sa chambre avec le verrou. On ne sait jamais, s'il revient plus tôt que prévu, il me laissera en paix, songea-t-elle.

Cela faisait trois mois que sa mère était partie. Trois mois déjà, et jamais pourtant, elle ne s'était sentie aussi proche d'elle.

Elle avait longtemps hésité avant d'aller fouiller dans ses affaires. La colère d'abord. Et la peur ensuite. La peur d'être surprise par l'autre... La peur de découvrir des choses qui ne lui plairaient peut-être pas... Et puis sa mère lui avait toujours interdit de rentrer dans la chambre conjugale. Comme si celle-ci devait rester un territoire interdit.

Pourquoi ? Elle ne savait pas. Mais là, tout était différent... Et puis elle n'avait plus six ans non plus, elle en avait plus que le double... et dans sa tête peut-être même le triple.

Il avait juste fallu attendre le bon moment, et faire preuve de prudence pour que ses fouilles restent invisibles, surtout que l'autre n'avait pas mis longtemps à ramener une pouffe à la maison. Ils avaient de l'allure tous les deux. Lui, déjà vieux à quarante ans à peine. Et sa blondasse décolorée et décérébrée vingt ans plus jeune que lui. Mais au moins, lorsqu'il s'occupait d'elle, il lui foutait la paix. Alors, elle prenait son mal en patience, certaine que la fille ne mettrait pas longtemps à voir à qui elle vendait son âme et son corps.

Couchée sur son lit, au-dessus duquel étaient accrochés des posters de Beyoncé et Justin Bieber, elle relisait avec attention des passages du journal que sa mère avait caché sous une latte du plancher et qu'elle avait découvert presque par hasard, deux jours plus tôt.

En dépit du fait qu'elle connaissait certaines phrases presque par cœur, elle ne parvenait pourtant pas à détacher son regard des lignes que sa mère avait tracées d'une écriture maladroite. Chaque mot s'enfonçait dans son cœur et dans son esprit, comme la pointe d'un couteau dans une chair trop tendre. Et dire qu'elle lui avait pourri l'existence pendant qu'elle était encore là, qu'elle l'avait détestée lorsqu'elle avait décidé de partir, persuadée qu'elle ne l'aimait pas puisqu'elle l'avait abandonnée. Elle comprenait mieux maintenant ce qui l'avait poussée à agir ainsi.

Abusée, humiliée, battue par son père et son oncle durant son adolescence, puis par son compagnon ensuite, elle avait traversé toutes ces années avec si peu d'espoir et tant de souffrances, luttant de toutes ses maigres forces contre le destin. A croire que tous les démons de la terre s'étaient ligués pour faire de son existence un enfer. Alors qu'aurait-elle pu faire d'autre que s'en aller, au final ?

Depuis la lecture de ce journal, elle comprenait mieux aussi les regards que l'autre lui lançait depuis un peu plus d'un mois. Cet air malsain qui s'affichait sur son visage lorsqu'il l'observait. Ses gestes et ses paroles déplacés, même si elle se doutait déjà un

peu de ce que cela cachait. Elle n'était pas naïve au point de ne pas comprendre l'intérêt qu'elle commençait à susciter chez lui. Elle aurait juste souhaité se tromper.

La nuit, la vraie cette fois, était tombée depuis longtemps lorsqu'elle entendit soudain du bruit dans la chambre parentale. Elle prit alors brutalement conscience qu'il fallait qu'elle parle de tout cela à son frère. Lui saurait quoi faire. Il avait toujours su quoi faire pour la protéger. Elle devait lui parler avant qu'il ne soit trop tard. Et surtout parce que le suicide de leur mère ne pouvait rester impuni.

1er janvier 2017 à Lille, dans les locaux de la PJ...

Gabriel Kolski prit quelques minutes pour réfléchir à ce qu'il venait de lire et à ce que cela impliquait.

Sans savoir pourquoi, ni comment, il savait déjà ce que le jeune homme allait lui dire. Et en retournant vers la pièce, où celui-ci l'attendait, il avait pris conscience aussi qu'il ne voulait pas l'entendre. L'expérience peut-être. Un pressentiment étrange aussi et surtout qui lui faisait peur, certain que la décision qu'il allait alors devoir prendre aurait des implications pour la vie de l'adolescent, mais aussi pour sa propre carrière.

Arrivé devant la porte, il respira longuement comme un apnéiste avant de plonger, puis il entra d'un pas déterminé.

- Tu peux rentrer chez toi, je n'ai pas le temps de t'entendre, dit-il d'une voix ferme, à peine entré dans la pièce.

Le garçon resta interdit quelques secondes, comme pétrifié, avant de reprendre d'une voix tout aussi décidée que celle du policier.

- Pas question, monsieur. Je suis venu pour vous dire que c'est moi qui ai tué ces trois hommes. Mon grand-père, son frère et mon propre père.
- Je sais. Ne me demande pas comment je le sais, mais tu t'étais à peine assis devant moi que je savais déjà ce que tu allais me dire. Je viens de prendre connaissance du nom des victimes, et cela a confirmé mon intuition... mais je ne veux rien savoir de plus que ton identité... c'est même déjà trop...

Le jeune homme coupa Kolski.

- Taisez-vous, s'il vous plait et écoutez-moi, je vous en prie...

Le capitaine, impressionné par la détermination de celui qui lui faisait face s'exécuta et écouta silencieusement ce qu'il avait à lui dire. Avec des sanglots dans la voix, et les larmes aux yeux, il raconta alors tout ce qu'il avait découvert en lisant le journal intime de sa mère : le calvaire vécu par celle-ci, et par sa grand-mère avant elle. Les coups reçus, les humiliations, les viols à répétition, les violences psychologiques, la solitude affective et morale. Les comportements ignobles de son grand-père, et de son grand-oncle, puis celui de son propre père, qui avaient provoqué le décès des femmes de la famille. L'une était morte de maladie sans avoir trouvé la force de se battre, le chagrin ayant été plus fort que l'espoir, l'autre avait choisi le suicide pour échapper à son destin. Et la peur que sa sœur finisse par subir les mêmes horreurs.

Il fallait que tout cela s'arrête, dit-il au bout d'une demi-heure d'une confession bouleversante, alors j'ai décidé de les tuer tous les trois, et de les faire disparaître de la surface de la terre. Ils ne méritaient plus de vivre ces salauds !

Kolski, étreint par l'émotion, ne sut quoi dire. Qu'aurait-il pu dire, d'ailleurs ?

- C'est moi, le coupable. Arrêtez-moi, reprit le jeune homme.
- Je n'ai rien entendu, lui répondit Gabriel. D'ailleurs, tu ne m'as rien dit. Et cet entretien n'a rien d'officiel.
- Vous ne me croyez pas ?
- Oh si malheureusement. Tu n'as pas pu inventer tout cela ! Mais que veux-tu que je fasse ? Te mettre en garde à vue ? T'inculper pour que tu passes la moitié de ton existence en prison ? Et ta sœur aussi. Parce que tu n'as pas pu faire cela tout seul. Les empoisonner, les achever, pourquoi pas ? Mais transporter les corps, les déposer dans ces poubelles puis y mettre le feu, je ne crois pas. Alors, je vais te raconter une autre vérité. Ces trois types étaient connus de nos services. Ils ont trempé dans pas mal d'affaires louches, et ils ont été victimes d'un règlement de comptes. On va mener notre enquête, mais on ne trouvera rien. Et cela ne dérangera personne, car on sera débarrassé de trois ordures. Et tout cela finira par tomber dans les oubliettes.

- Et pourquoi, vous feriez cela ? Personne ne nous a jamais aidés !
- Parce que je sais que ta sœur et toi, vous avez déjà purgé votre peine et que vous allez porter le poids de la culpabilité jusqu'à la fin de vos jours. Et ce sera déjà assez lourd comme cela. Ces hommes ont eu ce qu'ils méritaient. C'est tout ce qui compte au final. J'ai juste une question : pourquoi le 24 décembre ?
- Parce que chaque année, ma mère organisait un réveillon pour ces trois ordures... et qu'ils ont voulu poursuivre cette tradition. Je les avais tous les trois sous la main, l'occasion était trop belle... Et aussi parce que maman s'appelait Noëlla... C'est con, hein ?

Gabriel sourit au jeune homme et se leva doucement.

- Je vais quitter cette pièce et laisser la porte ouverte. Il y a une sortie de secours au bout du couloir sur la droite. Tu es libre de partir. Tu fais ce qui te semble juste...

Le capitaine Kolski sortit du bureau comme il l'avait dit et se dirigea lentement vers celui qu'il partageait avec Adelaïde N'Diaye. Il était serein, en paix avec sa conscience. Il avait rendu justice à cette femme qu'il ne connaissait pas. Et à travers elle, à toutes celles qui succombent sous les coups de leurs conjoints ou qui se suicident pour échapper à la violence.

Lorsqu'il s'installa devant son ordinateur, un rayon de soleil commençait à poindre à travers les nuages. Comme si le ciel lui donnait raison.

Lille, le 26 janvier 2020

Olivier Devos

Selon l'AFP, au moins 126 femmes sont mortes, assassinées par leurs conjoints en 2019.

Chaque année, environ 210 000 femmes adultes sont victimes de violence physique, sexuelle, ou morale. Combien d'entre elles mettent fin à leurs jours parce qu'elles ne le supportent plus ?

Près de 300 000 enfants sont aussi victimes de violences et de maltraitance de la part de leurs proches. Un enfant serait tué par ses parents tous les 5 jours.

Je leur dédie cette histoire.

Pour l'écrire, je me suis inspiré du fait divers imaginé par le quotidien « La Voix du Nord » à l'occasion de la publication du recueil de nouvelles « De Sang » par les éditions Ravet-Anceau en novembre 2015, et des livres de Jacques Saussey « Du poison dans la tête » (French Pulp Editions) paru en octobre 2019 et de Niko Tackian « Celle qui pleurait sous l'eau » (Calmann-Lévy) paru en janvier 2020.

Photo de couverture trouvée sur internet sur le site <http://www.diarioeldia.cl>